

## LA STRUCTURE EN QUESTION

François RASTIER  
CNRS, Paris

(D'après *Janus - Quaderni del Circolo Glossematico*, Vicence, Terra Ferma, 2006, pp. 93-104. [Volume d'hommages à Eli Fischer-Joergensen, sous la direction de Romeo Galassi] — Texte révisé)

À la fois rétrospective et prospective, cette étude<sup>1</sup> ne prétend pourtant pas faire œuvre historique. Pour faire le point d'un moment de la linguistique, elle prolonge dans une situation tout autre l'étude que Greimas consacrait en 1957 à *l'actualité du saussurisme*.

Nous retiendrons ici du propos saussurien des principes, qui sont autant de critères de caractérisation épistémologique : prééminence des relations sur les unités, détermination du global sur le local, lien entre description grammaticale et études textuelles, autonomie du langage à l'égard de tout critère référentiel, méthodologie différentielle synthétisant les pratiques de la linguistique historique et comparée, inscription de la linguistique au sein d'une sémiotique générale. Synthétisant ces acquis de la linguistique structurale, la sémantique des textes développe aujourd'hui une théorie des formes sémantiques et expressives et s'oriente vers la sémiotique de corpus multimédia. Quoi qu'il en soit de la confuse *damnatio* du structuralisme, le projet sémiotique du saussurisme permet à présent de rendre compte de nouveaux observables mis en évidence par la linguistique de corpus – et donc de répondre aux problèmes épistémologiques et aux besoins sociaux d'une manière qui semble plus convaincante que les grammaires formelles ou cognitives. <p. 94>

### 1. Brefs rudiments d'histoire et d'épistémologie

*Une historiographie à reconsidérer.* — Le structuralisme, mouvement scientifique de l'entre-deux-guerres, s'est développé notamment à partir du programme saussurien, mais il faut souligner aussi les apports du formalisme russe, du fonctionnalisme tchèque, de la glossématique danoise. Une synthèse reste d'autant plus nécessaire que depuis une cinquantaine d'années plusieurs stratégies de confusion ont obscurci l'historiographie des idées linguistiques. La plus flagrante, au milieu des années cinquante, fut la *damnatio* par Chomsky, sous le nom impropre de *structuralism*, du distributionnalisme nord-américain, courant de recherche intéressant mais limité par son positivisme. Malgré tout ce que le chomskysme doit à ces prédécesseurs directs et influents (par exemple, les arbres de Chomsky ne sont qu'une variante notationale des « boîtes » de Hockett), leur condamnation devenue rituelle contribua à ériger en *lobby* la nouvelle école.

En France, au milieu des années soixante, des magazines culturels regroupèrent sous le nom de *structuralisme* des auteurs comme Greimas, Lévi-Strauss, le Barthes d'alors, qui se réclamaient diversement du courant saussurien, de Hjelmslev ou de Jakobson. D'autres auteurs, Foucault, Althusser, Lacan, qui ne participaient nullement au projet d'une sémiotique générale, leur furent bien souvent agrégés. Mais très vite, dans l'espace de cinq ans, on déclara le structuralisme dépassé, en dénonçant sa prétendue vision statique et abstraite, son immanentisme antisociologique voire antimarxiste, pour promouvoir un irrationalisme désirant – et un nouveau mandarinat<sup>2</sup>.

Les rituels de *damnatio* relèvent d'une historiographie péremptoire, au sens où chaque nouvelle « école » est censée périmer les autres. Par exemple, Geeraerts proposait naguère cette périodisation : la sémantique historico-philologique aurait disparu vers 1930, date d'apparition de la sémantique structuraliste, qui aurait disparu à son tour vers 1975, date

---

<sup>1</sup> Elle anticipe la première partie d'un travail plus étendu à paraître dans les *Travaux du Cercle de Linguistique de Prague*, sous le titre : « De la linguistique structurale à la sémiotique de corpus ».

<sup>2</sup> *L'histoire du Structuralisme* de François Dosse (1991-1992), ouvertement journalistique, confirme mon propos.

d'apparition de la sémantique cognitive (cf. 1991, pp. 36 et 44). Cela supposerait que l'apparition d'un courant de recherche s'accompagne de la disparition du précédent. Par bonheur, l'univers intellectuel n'est pas si clos que tout nouveau courant de recherche doit prendre la place d'un autre. En fait, les problématiques et les méthodes de la sémantique historique et de la sémantique de tradition structurale ne sont nullement épuisées et elles continuent à produire des descriptions et des découvertes qu'il ne serait pas discourtois de comparer avec celles de la sémantique cognitive<sup>3</sup>. <p. 95>

*Principes épistémologiques.* — Les principales critiques à l'égard du structuralisme venaient ainsi de deux bords opposés.

(i) Le chomskysme continuait le positivisme logique en lui ajoutant, dans le cognitivisme orthodoxe, une composante mentaliste. Il contestait le rattachement de la linguistique et de l'anthropologie structurale aux sciences de la culture, car le principe d'une autonomie et d'une légalité propre du monde sémiotique s'opposait à son programme réductionniste de naturalisation.

(ii) Un irrationalisme de tradition nietzschéenne exigeait un « dépassement » du structuralisme. Selon le principe heideggerien que « la science ne pense pas », il rejetait tout simplement le projet des sciences de la culture.

Ce sont donc les principes épistémologiques du structuralisme qu'il nous faut évoquer.

a) Comme le structuralisme reconnaît au monde sémiotique une autonomie et une légalité propres, on l'a taxé d'immanentisme. Certes, la définition hjelmslévienne de la structure comme « entité autonome de dépendances internes » reste sans doute trop forte. Mais l'autonomie n'est pas l'indépendance, et, dans toute pratique, le monde sémiotique reste nécessairement corrélé au monde physique et au monde des représentations (cf. l'auteur, 2001a). Dans le cadre praxéologique de la sémantique des textes, les unités sémantiques sont définies non comme des substances ou des concepts qui les reflèteraient, mais comme des points de stabilisation de parcours génératifs et interprétatifs. Ainsi, le sens n'est-il pas immanent au texte, mais à la situation de communication : il varie donc avec elle (cf. l'auteur, 1989, ch. III).

Plutôt que le structuralisme, c'est la tradition ontologique qui a maintenu jusqu'à nos jours l'immanentisme traditionnel en linguistique et notamment en sémantique<sup>4</sup>.

b) La solidarité du global et du local et la détermination du second par le premier conduisent à considérer la langue comme une interaction de systèmes ; et, pour ce qui concerne les performances linguistiques, à contextualiser de façon maximale la description de toute unité ou de tout passage : au sein d'un texte, le contexte peut s'étendre à tout le texte ; pour un texte, le contexte peut s'étendre à tout le corpus.

On a maintes fois soulevé l'objection de la circularité. D'une part, le langage n'a pas de fondements externes et trouve dans son usage sa propre légalité : cette auto-fondation qui reflète la dualité de la tradition apprise et de l'usage créateur doit être reconnue et non déplorée. Loin des cercles « vicieux » que stigmatisaient les métaphysiques fondationnelles, dans les sciences de la culture, cette circularité reste « vertueuse », car elle n'est qu'un aspect <p. 96> de la nécessaire circularité herméneutique. Dès lors que l'on ne prétend plus

---

3 Les tenants de la péremption peuvent tout au plus concéder que chaque nouvelle étape tire leçon des étapes intermédiaires. Toutefois, certains éloges demeurent inquiétants, car ils témoignent d'une solide ignorance. J'avoue par exemple rester perplexe devant les leçons du passé pré-cognitif que tire Vandeloise : « Grâce à la linguistique synchronique, terminée la régression sans fin vers le passé. Grâce au structuralisme, finie la tyrannie des langues écrites et cultivées » (1991, pp. 96-97).

4 Par exemple, les traits dits inhérents d'un sémème ne sont aucunement des traits substantiels à l'égal des conditions nécessaires et suffisantes (CNS) de la sémantique référentielle : ce sont simplement des traits hérités par défaut du type lexical dans l'occurrence, si le contexte n'y contredit pas. Aucun trait d'ailleurs ne peut être hérité inconditionnellement du type ; en outre, la théorie de l'afférence ne concorde aucunement avec l'immanentisme, d'ailleurs contesté par les développements praxéologiques de la sémantique des textes (cf. l'auteur, 1994 et 2001a).

décrire des essences ni trouver des universaux cognitifs sans doute ethnocentriques, la définition différentielle d'un mot reste conventionnellement circulaire, et l'analyse sémique n'est qu'une manière de la rationaliser.

c) La méthodologie comparative dérive sans doute de la perspective différentielle et du programme de caractérisation des sciences de la culture ; on peut estimer du moins que pour Saussure la perspective différentielle correspond, sur le plan épistémologique, au principe de la méthodologie comparative. Alors que la linguistique, peinant à trouver son identité, a toujours été fascinée par les sciences logico-formelles (cf. le programme néo-positiviste) ou par les sciences de la vie (cf. le programme cognitiviste), l'approche différentielle permet de l'intégrer pleinement aux sciences de la culture. Ces sciences ne sont nomothétiques qu'en un sens bien précis : elles entendent décrire des normes sans en édicter, ni d'ailleurs postuler de lois invariables. Pour le reste, elles sont idiographiques, conformément au programme de caractérisation formulé par Humboldt : un objet culturel comme un texte ne peut être décrit que si l'on parvient à cerner ce qu'il a de propre, voire d'unique.

d) Alors que l'on reproche au structuralisme un statisme bizarrement assimilé au synchronisme, on néglige que ses principaux théoriciens, Saussure, Hjelmslev, Jakobson, Martinet, Greimas, Coseriu et bien d'autres, ont pratiqué la linguistique diachronique et que la plupart recherchaient l'articulation de la synchronie et de la diachronie dans une *panchronie*. Nous reviendrons sur ce point important : une théorie des formes linguistiques débouche nécessairement sur une théorie des transformations, car une forme n'est qu'un moment de stabilisation dans une suite de transformations. Cela vaut pour les transformations au sein d'une performance linguistique, par exemple les transformations thématiques entre le début et la fin d'un texte, mais aussi entre performances, entre textes séparés dans des séries temporelles. Ainsi l'on peut décrire les évolutions et permanences panchroniques par une théorie des *métamorphoses* (l'auteur 2001b) articulée à une réflexion sur le temps de la tradition – Saussure insiste sur le caractère original et non métrique de ce temps.

e) Bien que cette rupture n'ait guère été comprise et reste à approfondir, Saussure a émancipé la sémantique de toute considération métaphysique concernant le référent, lui permettant ainsi de rompre avec la philosophie du langage pour s'intégrer pleinement à la linguistique. En sémantique, l'approche différentielle reste constituante : mettant fin à un réalisme millénaire, elle permet de ne plus présupposer un modèle du monde ou de l'esprit pour pouvoir rendre compte du sens linguistique (cf. l'auteur, 2003b). C'est ce qui a permis à des auteurs comme Hjelmslev de poser explicitement les bases d'une sémantique structurale. Par ailleurs, plus encore que dans le *Cours*, Saussure a insisté dans ses manuscrits sur le caractère inséparable du signifié et du signifiant, ce que Hjelmslev développera <p. 97> dans sa théorie de la solidarité des deux plans du langage. C'est une condition pour poser le problème de la *sémiosis* non plus seulement au palier du signe, mais au palier du texte (cf. l'auteur, 2001b, sur le rôle d'une étude des genres pour caractériser la *sémiosis* textuelle). La sémantique ainsi constituée est d'autant moins autonome au sein de la linguistique que son développement permet de produire de nouveaux observables qui intéressent l'articulation des deux plans du langage. La reconception de la linguistique dans le cadre d'une sémiotique générale lui permet alors de formuler des propositions pour l'étude des documents multimédia (l'auteur, 2006a).

*Polymorphisme du concept de structure.* — Comme jadis les schèmes kantien, imprécis mais nécessaires, le concept de structure a servi en premier lieu d'instance de médiation, d'une part entre la langue et la parole (au sens saussurien), et d'autre part, au sein des performances de la parole, entre le global et le local. Entre la langue et la parole, il concrétise des normes, comme celles de la doxa, qui articulent des paradigmes autonomes

mais non indépendants : ils définissent des zones de localité, ce qui récuse l'objection fort surmontable que Todorov opposait naguère à l'analyse sémique, en lui reprochant d'interdéfinir les montagnes et les petits pois. Enfin, entre global et local, le concept de structure permet de déterminer des zones de localité, qu'elles intéressent les fonds sémantiques (comme les isotopies génériques) ou les formes sémantiques, décrites par des groupements structurés de corrélats.

## 2. Pour une reconception morphologique du concept de structure

*Deux conceptions.* — Avant la formation de la linguistique historique et comparée, les conceptions du langage étaient dominées par la perspective logico-grammaticale, la logique traitant du sens et la grammaire de l'expression, selon la guise ordinaire des grammaires philosophiques.

Témoignant du lustre de la physique newtonienne, l'image mécaniciste du langage restait prévalente au XVIII<sup>e</sup> siècle (cf. par exemple le *Traité de la formation mécanique des langues*, de l'Abbé Pluche). Après la formation de la linguistique, avec l'essor des sciences de la vie et notamment du darwinisme, les métaphores biologiques ont fait des langues des organismes, chez Schleicher par exemple.

Depuis, la conception des structures linguistiques n'a cessé d'hésiter entre le logique et le biologique, l'organicisme et le mécanicisme : le rationalisme neuronal du cognitivisme orthodoxe a tenté naguère une problématique synthèse, pour mettre ces deux formes de réduction épistémologique au service de son programme de naturalisation. <p. 98>

*Limites du mécanicisme.* — Le computationnalisme qui sert de modèle théorique au cognitivisme orthodoxe résulte de l'union du logicisme et du mécanicisme. Il a connu l'échec, car les interactions sémiotiques ne peuvent se résumer à la compositionnalité logique, et plus généralement n'obéissent pas aux modèles causaux.

Le mécanicisme suppose que les langues, comme le reste de la nature, obéissent à des lois invariables. Ces lois sont des axiomes transcendants, on dirait aujourd'hui cognitifs, c'est-à-dire fondés sur la nature humaine concrétisée par un mystérieux organe du langage, dont dériveraient les règles des langues particulières, simples paramétrages de la grammaire universelle.

La notion de règle doit être cependant interrogée, et si la tradition décrit voire édicte des règles, il reste à les reconsidérer dans un cadre structural : les règles expriment des relations structurales ; inévitablement infidèles à leur modèle idéal, elles connaissent cependant des réalisations incomplètes ou bruitées au cours des diverses satisfactions de contraintes et transpositions qui caractérisent l'activité de langage. Les règles ne s'appliquent donc pas en toute occasion et aucune règle ne stipule comme les appliquer, car ce sont ultimement des normes culturelles qui président à leur application.

*Limites de l'organicisme.* — On sait que les conceptions organicistes de la structure ont donné lieu aux dérives nationalistes justement relevées dans le structuralisme de Trubetzkoy, voire chez Jakobson (cf. Sériot, 2000). Elles renouvellent les préjugés ontologiques qui font de la langue une totalité close. Séduisante mais fautive, l'image de la langue comme organisme suppose en effet une identité autarcique.

À présent, la génétique moléculaire ayant renouvelé le prestige des sciences de la vie, la métaphore organiciste fait florès chez les linguistes néo-darwiniens. Toutefois, la clôture organisationnelle de l'organisme n'a rien de commun avec son insertion dans l'environnement : si l'on voulait lui trouver une justification évolutionniste, la langue serait, plutôt qu'un organisme, un moyen de couplage des humains avec leur environnement. Retenons en outre que la morphologie des formes sémiotiques n'est pas *a priori* comparable à celle des formes biologiques, même si par exemple les rapports forme / fond sont ancrés dans l'expérience perceptive.

*Qu'une structure n'est pas une totalité.* — La tradition ontologique a toujours pensé la totalité sous les deux formes de l'hénade ou de la monade : l'une maximale, l'autre minimale, ces deux instances restent hélas toutes deux closes et statiques, conformément à l'héritage parménidien.

Le concept contemporain de structure est souvent resté attaché, par le biais notamment des formalistes russes, à l'ontologie romantique allemande : elle a informé des courants un peu oubliés aujourd'hui, du cosmisme de Vernadsky jusqu'à la sémiotique des cultures de Lotman qui s'en inspire (cf. *La sémiosphère*, 1981).

<p. 99>

Cependant, comme les autres sciences de la culture, la linguistique a besoin d'une conception non ontologique de la totalité, car une culture n'est jamais autarcique et se développe à partir d'une histoire partagée avec d'autres cultures. Aussi, définir une structure comme une « entité autonome de dépendances internes », selon les termes canoniques de Hjelmslev, reste beaucoup trop fort. Par exemple, les classes lexicales se modifient sous l'effet de paramètres externes : si l'on représente une classe lexicale comme un système dynamique, ces paramètres externes, dits paramètres de contrôle, ont un rôle déterminant dans l'évolution de la classe (cf. l'auteur, 2000). En simplifiant, on doit rappeler que les causes externes agissent par l'intermédiaire des causes internes et les évolutions diachroniques attestent assez l'instabilité de toutes les structures linguistiques. Mieux vaudrait alors définir une structure comme un réseau autonome de relations où les relations locales sont surdéterminées par les relations globales et dont en outre la stabilité interne peut à tout moment être ébranlée par des perturbations externes. Aucun ordre de la langue n'est indépendant : aussi le concept de *globalité* semble-t-il préférable à celui de totalité, car il dessine une clôture relative et non plus absolue.

*Formalisme et non-indépendance des formes.*— Dans sa tradition platonicienne, le formalisme suppose les formes indépendantes des substances ; cependant toute transposition modifie la forme : il y a en effet immanence des formes aux substances, comme le reconnaissait l'aristotélisme.

Lévi-Strauss insistait justement sur la différence du structuralisme et du formalisme, différence que l'on tend souvent à négliger : or le formalisme se caractérise tant par son indifférence à l'égard des substrats matériels qu'à l'égard des contenus, et le geste de Hjelmslev écartant de la linguistique l'étude de la substance du contenu, définie comme sémantique témoignait d'une involution formaliste de son structuralisme. Or une structure n'est pas une forme séparable du contenu qu'elle organise, par exemple celui d'un mythe : modèle hypothétique de description, elle articule en effet les relations internes entre les différents niveaux de ce contenu. Ce sont les contenus eux-mêmes qui en quelque sorte s'interprètent par leurs transformations et la structure n'est rien d'autre que le support des parcours qui permettent de passer d'un contenu à un autre ou d'un « niveau » du contenu à un autre.

C'est pourquoi les structures ubiquitaires comme le « carré sémiotique » (cf. Greimas et Rastier, 1968) ne sont pas à proprement parler sémiotiques, si l'on considère que toute structure sémiotique est une instance de corrélation entre contenu et expression, et que sa forme n'est pas indépendante des « substances » qu'elle articule. Ce trop fameux carré n'était qu'une forme relationnelle organisant un certain type de classe lexicale ou taxème : seul un coup de force proprement formaliste lui a permis d'être considérée comme la structure organisatrice de toute narrativité. <p. 100> Son ubiquité transcendantale tient au fait regrettable qu'elle n'a rien de spécifique aux sémiotiques (imaginées et autres) qu'elle est censée organiser. Bref, les sémiotiques qui se prétendent générales mais qui ne sont pas historiques et comparées restent de fait universelles et leur universalité s'acquiert au détriment de leur capacité descriptive.

Comme l'a fermement établi Saussure, ce serait faire fausse route que de chercher à décrire séparément les deux plans du langage<sup>5</sup>, puisque la linguistique a pour objectif de décrire leur

---

5 Aussi les grammaires formelles, asémantiques par principe, ont-elles connu l'échec.

corrélation, qu'il exprime en forgeant le concept de *forme-sens* : ainsi, sa théorie du langage est-elle principalement sémiotique et prend pour objet, non les signes en eux-mêmes, mais la *sémiosis* définie comme interaction normée entre contenu et expression.

*Unités ou formes ? Les morphologies textuelles*<sup>6</sup>. — Les divergences entre problématiques apparaissent très clairement à propos des unités textuelles. La conception logico-grammaticale tend à faire de l'unité un élément de « vocabulaire » textuel : comme une phrase semble un enchaînement de mots, un texte résulterait d'un enchaînement d'unités : propositions, séquences, fonctions narratives, etc. La linguistique textuelle a ainsi conçu le texte comme une suite structurée de propositions, la narratologie greimassienne a représenté le discours par une concaténation de fonctions narratives, etc. Ces unités sont discrètes et localisables, comme l'atteste, par exemple, le nom de *séquence*<sup>7</sup>. L'ontologie logico-grammaticale attribue aux unités textuelles la discrétion et la présence, l'identité à soi et l'isonomie, à l'image naïve des objets physiques.

La problématique rhétorique / herméneutique admet en revanche que les objectivités qu'elle construit soient continues ou implicites, varient dans le temps et selon leurs occurrences et leurs contextes, connaissent entre elles des inégalités qualitatives et ne relèvent pas uniformément des mêmes règles<sup>8</sup>. Ainsi elle ne rapporte pas exclusivement les formes sémantiques à des localisations spatio-temporelles, car ces formes ne sont pas des objets au sens chosiste du terme. On ne peut préjuger de leur forme d'objectivation en les soumettant aux procédures de l'analyse grammaticale : localisation, commutation, hiérarchisation avec unicité des rattachements, typage univoque des relations, caractérisation formelle de l'identité catégorielle. Les manifestations des unités textuelles peuvent en effet rester diffuses (isotopies, faisceaux isotopiques) ou rhapsodiques (thèmes). Une forme peut au demeurant connaître des manifestations diffuses ou compactes. Bref, elle n'est pas une unité discrète, stable, identique à elle-même. Les formes (que l'on opposait faussement à des substances) ne sont que des *figures* qui contrastent sur des fonds.

<p.101>

Les textes présentent des contours de formes que l'interprétation a pour objectif de reconnaître et de parcourir, l'identification et le parcours restant d'ailleurs indissociables. De la même façon que la conception métrique et quantitative du vers s'oppose à sa conception accentuelle, on peut compléter et sans doute dépasser la conception distributionnelle du texte par une conception *morphosémantique* qui tienne compte des inégalités qualitatives entre formes<sup>9</sup>.

Il importe de préciser cette conception en questionnant les rapports forme / fond au palier textuel, ainsi que les transformations systématiques entre formes, les relations entre parties régulières et parties singulières des formes, enfin leurs indices de connectivité.

Comme la description des formes n'a de valeur que si l'on peut rendre compte de leur évolution<sup>10</sup>, la morphosémantique a pour objectif de rendre compte des formes en termes de

6 Dans cette section, nous reprenons certains éléments de 2006b.

7 Il est utilisé tant en linguistique textuelle qu'en narratologie. Définir l'unité par la localisation spatio-temporelle et l'identité à soi reste un geste caractéristique de l'ontologie classique, telle qu'elle a été perpétuée dans la tradition aristotélicienne. Dès lors, tout phénomène complexe est conçu comme une combinaison d'unités, et la description scientifique elle-même comme une analyse : par diverses formes de compositionnalité, cela suppose la détermination du local sur le global.

8 Sans récuser toujours le logicisme, la tradition structuraliste a souligné la nécessité de modes de représentation du continu : on peut rappeler par exemple les aspects topologiques de *La catégorie des cas* (Hjelmslev, 1931).

9 Cf. l'auteur et coll., 1994, ch. IV sur la morphosémantique. Les problèmes d'identification des unités doivent être abordés de ce point de vue. Au-delà de la période, le texte ne présente pas de signifiant identifiable par des procédures de segmentation, sinon les démarcations fortes, comme les pauses longues ou les changements de chapitre. C'est une raison fondamentale pour échapper au modèle du signe : les unités sémantiques textuelles n'ont pas de signifiant isolable comme des parties du discours.

10 Des trois grandes conceptions contemporaines de la forme, le *schème*, la *gestalt* et le *noème* (au sens husserlien), nous ne retenons ici que le concept de *Gestalt*. Issu principalement de théories de la

forces. Du moins, les deux aspects, force et forme, sont-ils complémentaires : une force s'éprouve et se mesure par les déformations qu'elle induit ; une forme stabilisée résulte d'un équilibre toujours momentané de forces<sup>11</sup>. Le déséquilibre des forces conduit au déplacement des points critiques et à la déformation concomitante des sections "normales" de la forme<sup>12</sup>.

L'étude des morphologies sémantiques intéresse les liens entre fonds, par exemple dans le cas des genres qui comportent plusieurs isotopies génériques, comme la parabole ; les liens entre formes ; et surtout les liens des formes aux fonds, cruciaux pour l'étude de la perception sémantique.

Un fond sémantique ne se réduit pas à une isotopie, car il consiste en un faisceau d'isotopies. De ce fait, il n'est pas homogène mais comprend naturellement des irrégularités (pour un faisceau, les différences entre les isotopies, les ruptures ponctuelles et les disparitions d'isotopie). Ces légères hétérogénéités permettent au demeurant de le percevoir.

D'autre part, toutes les formes ne sont pas à égalité : outre qu'elles se stabilisent ou se démembrent dans le cours du texte, *a fortiori* en diachronie, elles connaissent entre elles des inégalités qualitatives. Elles se distinguent par des degrés de saillance, et l'on pourrait ainsi reverser à une théorie des formes sémantiques l'opposition entre saillance et prégnance empruntée par Thom et Petitot aux recherches sur la perception animale.

Par la médiation des contours, les formes et les fonds entrent ainsi au cours du texte dans des relations de diffusion des formes en fonds ou de sommation des fonds en formes. Peu importe ici que les représentations des formes figurent des dynamiques sur un espace, ou des rythmes dans le temps. Dans les deux cas, il s'agit de relier les formes aux fonds.

Les parcours interprétatifs entre fonds ou entre formes ne sont pas des passages d'un fond à un autre, ou d'une forme à une autre : dans l'hypothèse de la perception sémantique, ils s'apparentent à la perception de formes ambiguës ; ainsi, une métaphore fait percevoir simultanément deux fonds sémantiques (d'où l'effet anagogique qui lui est souvent attribué) ; une hypallage ou une syllepse font percevoir simultanément deux formes ou deux parties de formes, dans une ambiguïté qui rappelle les classiques illusions visuelles du canard-lapin ou de la duègne-ingénue.

La conception morphosémantique du texte échappe à l'atomisme de la tradition grammaticale et permet de détailler le concept de parcours interprétatif. Elle engage à concevoir le rapport du global au local d'une façon moins simpliste et moins statique que celle qui unit l'élément à l'ensemble ou la partie au tout. L'accès du global au local, dans la mémorisation par exemple (toute interprétation suppose une mémorisation), est en effet médiatisé par les formes sémantiques.

Le fond sémantique a une fonction d'unification d'une émanation du tout, dans la mesure où il définit la « matière » ou le « sujet » du texte. Le rapport entre tout et partie n'est pas un rapport d'abstraction qui érigerait le « sujet » du texte en un « type » représenté par une macroproposition. Un fond sémantique homogène instaure une globalité, mais par leurs évolutions les formes sémantiques la transforment en totalité progressive. Homogénéité du

---

perception, il intègre pleinement les dimensions de l'action et de la temporalité, mais reste sans lien déterminé avec le langage. Cependant, comme la psychologie de la *Gestalt* a hérité du paradigme de la perception les problèmes de la discrétisation et de la description des invariances, elle peut inspirer une description sémantique, pour ce qui concerne notamment la perception sémantique (cf. l'auteur, 1991, ch. 8). En effet, le langage n'est pas par nature, comme le postule la sémantique cognitive, l'expression de la perception : il en est un objet.

11 Cf. Petitot (1996).

12 On distingue en morphodynamique les points réguliers et les points singuliers. Comme une forme est reconnue par ses points singuliers plutôt que par ses points réguliers, certains des rapports, que par analogie avec la perception l'on caractérise comme des rapports forme / fond, peuvent être décrits ou reformulés comme des rapports entre sections régulières / sections singulières de la forme. Par exemple, au palier textuel, nous avons décrit les isotopies comme des produits de la loi gestaltiste de bonne continuation : elles définissent ainsi des portions régulières de formes textuelles, et apparaissent alors comme des fonds sémantiques. En revanche, les allotopies sont des points singuliers, et certains tropes introduisent des discontinuités qualitatives par rupture d'isotopie.

fond et évolution des formes font ainsi de la textualité un réseau unique susceptible de divers parcours dont la cohérence relative définit l'objectivité du sens.

Comme on le voit, la conception morphosémantique de la structure témoigne d'une évolution par rapport aux modèles statiques et logicistes. Elle ne se résume pas à une forme abstraite : organisant un substrat matériel bien que sémiotique, une forme sémantique n'est pas indépendante du fond sur lequel elle est perçue, elle configure des traits contextuellement saillants.

Contrairement aux principes du formalisme, elle ne peut être transposée partout sans varier. D'une part, les structures connaissent des paliers de complexité, et par exemple un schéma actantiel phrastique ne suffit pas à organiser un récit. D'autre part, même sans changement de fond sémantique, une forme ne se transpose jamais sans modifications : aussi une théorie du texte suppose une théorie des réélaborations de formes dont la simple réitération serait impossible.

Enfin, une structure ne se transpose pas d'une sémiotique à une autre sans varier : chaque sémiotique a ses répertoires sémantiques et expressifs et si par exemple on peut décrire des chiasmes en musique ou des effets de syncope visuels, ces traits structurels permettent d'assurer une comparabilité mais non de postuler une identité.

\*\*\*

Terminons par un vœu : si les structures, en tant que modélisations, dérivent lointainement des arts de mémoire, puisse la linguistique se souvenir de ses dimensions philologique et sémiotique !

<p. 102>

## Bibliographie

### *Abréviations :*

CLG : Cours de linguistique générale (Saussure, 1971)

ELG : Écrits de linguistique générale (Saussure, 2002)

Beaudouin, V., 2002, *Mètre et rythmes du vers français classique*, Paris, Champion.

Biber, D., 1988, *Variations across Speech and Writing*, Cambridge, CUP.

Bourion, E., 2001, *L'aide à l'interprétation des textes électroniques*, Thèse, Université de Nancy II. Ed. pdf. <http://www.texto-revue.net>

Coseriu, E., 1969, Sistema, norma, e 'parola', *Studi linguistici in onore Vittorio Pisani*, Brescia, Paideia Editrice, pp. 235-253.

Hjelmslev, L., 1971 [1931-1935], *La catégorie des cas*, München, Finck.

Dosse, F., 1991-1992, *Histoire du structuralisme*, Paris, La Découverte, 2. vol.

Fløttum, K. et Rastier, F. éd., 2003, *Academic Discourse - Multidisciplinary Approaches*, Oslo, Novus.

Geeraerts, D., 1991, Grammaire cognitive et sémantique lexicale, *Communications*, 53, pp. 17-50.

Greimas, A.-J. et Rastier, F., 1968, The interaction of semiotic constraints, *Yale French Studies*, 41, pp. 86-105.

Habert, B., Nazarenko, A. & Salem, A., 1997, *Les linguistiques de corpus*. Paris, Armand Colin - Masson.

Habert, B., Fabre, C. & Issac, F., 1998, *De l'écrit au numérique : constituer, normaliser, exploiter les corpus électroniques*. Paris, InterEditions - Masson.

Lotman, I., 2001, *La sémiosphère*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges.

Malrieu, D., à paraître, *Analyse sémantique du lexème mer dans un corpus de textes littéraires*, 17 p.

Malrieu, D. et Rastier, F., 2001, Genres et variations morphosyntaxiques, *Traitements automatiques du langage*, 42, 2, pp. 547-577.

Mayaffre, D., 2002, Les corpus réflexifs : entre architextualité et intertextualité, *Corpus*, 1, 1,

pp. 51-70.

Petitot, J. (1996) Les modèles morphodynamiques en perception visuelle, *Visio*, I, pp. 65-73.

Rastier, F., 1987, *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.

Rastier, F., 1991, *Sémantique et Recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.

Rastier, F., 1994, Sur l'immanentisme en sémantique, *Cahiers de Linguistique Française*, 15, pp. 325-335.

Rastier, F., 2000, De la sémantique cognitive à la sémantique diachronique : les valeurs et l'évolution des classes lexicales, in Jacques François, éd., *Théories contemporaines du changement sémantique*, *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, IX, Louvain, Peeters, pp. 135-164.

Rastier, F., 2001a, L'action et le sens. Pour une sémiotique des cultures, *Journal des Anthropologues*, 85-86, pp. 183-219.

Rastier, F., 2001b, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.

Rastier, F., 2003a, Parcours de production et d'interprétation : pour une conception unifiée dans une sémiotique de l'action, in Ouattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*, Paris, Ophrys (coll. HLD), pp. 221-242.

Rastier, F., 2003b, Le silence de Saussure ou l'ontologie refusée, in Simon Bouquet, éd., *Saussure*, Paris, L'Herne, pp. 23-51.

Rastier, F., 2004a, Poétique et textualité, *Langages*, 153, pp. 200-206.

Rastier, F., 2004b, Du lexique à la doxa - pour une sémantique des idéologies, in Actes des Journées Scientifiques en linguistique 2002-03, J. Pauchard et F. Canon-Roger (éds.), *CIRLLEP*, Presses Universitaires de Reims, n° 22, pp. 55-104.

Rastier, F., 2006a, Sémiotique des sites racistes. Réflexions critiques à partir d'une application de détection automatique, *Mots*, 80, pp. 73-85.

Rastier, F., 2006b Formes sémantiques et textualité, *Langages*, 163, pp. 99-114.

Rastier, F. et coll., 1994, *Sémantique pour l'analyse*, avec la collaboration de Marc Cavazza et Anne Abeillé, Paris, Masson.

Saussure, F. de, 2002, *Écrits de linguistique générale*, éd. Rudolf Engler et Simon Bouquet, Paris, Gallimard.

Sémiot, P., 2000, *Structure et totalité*, Paris, PUF.